

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Beusoleil dans tous ses états

Hugues Corriveau

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38728ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (1993). Beusoleil dans tous ses états. *Lettres québécoises*, (69), 7-9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Beausoleil dans tous ses états

Une écriture salvatrice qui atténue l'angoisse du poète de disparaître sans laisser de traces.



PROFIL
Hugues Corriveau

A PEU PRÈS IMPOSSIBLE, SANS DOUTE, dans un si court article, de faire le tour de ce qu'a publié Claude Beausoleil depuis quelques années. D'autant plus que l'auteur lui-même semble vouloir prendre de vitesse ses lecteurs et commentateurs en accumulant, dans le sens boulimique le plus exact, les titres, les genres, les lieux de production, comme il le fait de son insertion littéraire dans les villes, dans leur devenir, témoin proluxe de ce qui se déroule du monde et de sa confusion dans une forme jamais achevée de l'amour poétique. Alors que nous étions invités en France au Salon du livre de Brive-la-Gaillarde il y a quelques années, Claude Beausoleil me confiait qu'il souhaitait publier tellement que ses amis eux-mêmes ne pourraient ni le suivre, ni acheter tous ses livres, ni les lire tous ! Boutade ou conscience d'un travail inlassable de cumul, d'ajout, d'incessante multiplication des poèmes comme autant d'empreintes où l'angoisse de disparaître, sans laisser de traces, n'est pas loin de tout gérer, où l'angoisse de ne rien manquer du monde, de sa réalité et de ses rêves, fait qu'affluent ainsi les textes et les discours ?



Poèmes quotidiens

J'aime les livres de Claude Beausoleil parce qu'ils ne sont jamais parfaits, jamais. On aurait le goût de couper dans le vif, de faire sauter des parties, de retirer là un texte, là une image facile, usée, ratée pour tout dire, on aurait le goût de jouer au professeur (encore !) et de regarder pardessus son épaule, de suggérer ici un retrait, là une rallonge, de faire en sorte que le livre enfin soit à nos yeux une machine mieux huilée, moins facile, moins à l'emporte-pièce. Et puis, tenant le livre à la main, sachant que c'est du Claude Beausoleil, on se dit qu'après tout, on ne pourra rien y changer, que, sans doute, les livres seront ou trop gros, ou trop rapides, ou trop ceci, ou trop cela. Mais reste qu'au milieu de ces travers et de ces relâchements,



une œuvre véritable, sans aucun doute essentielle pour une certaine part, se fait inlassablement, avec la ténacité fastueuse d'une drogue imparable, d'un envoûtement pour le texte, fort rare dans son originalité. «Des sacs à poignée de poèmes», disait-il aussi il y a quelques années ! Mais voilà ! Pour en avoir tant en réserve, pour que la production soit telle, il faut une fréquentation quotidienne, quasi bénevolescente du plaisir, sorte d'osmose où ce qui est poésie est aussi quotidienneté, manière de mettre des mots les uns derrière les autres.

*Ce que j'écris prend l'usage de la parole
comme lieu d'existence
par cette voix je rends la fiction à son double
le poème est la preuve du jour son image sonore
parfois depuis peu je pressens que la solitude
est un état de communication
en moi j'ouvre les mots
les sorties de sens
et c'est une lumière droite
(«L'usage de la parole», *Le dormeur*, p. 34)*

Cette rencontre du souffle journalier se palpe au moindre livre, à chacune des parutions. Respiration aussi, souffle du chiffre et de la lettre, coïncidence de la manière d'être au monde et d'être au texte.

Villes considérables

Et ce n'est pas la moindre chose que Beausoleil soit le témoin des villes, c'est-à-dire de ce lieu privilégié de la bousculade, d'une certaine frénésie. Il fait de l'effervescence urbaine une sorte de pulsion émotive de ses propres textes pour qu'ils aient l'allure, la trame, le dynamisme, le battement métropolitain, là, précisément au rythme cardiaque des circulations, des artères, des dérives et des accidents, des rencontres et des fuites, des drames et des morts, des vies intenses et des déperditions. Bref, Beausoleil, c'est aussi le sentiment d'appartenir à son temps, c'est aussi, forcené, le désir de ne rien rater du monde actuel, de ne pas passer à côté de l'existence. Et pour ce faire, il dit, inlassablement il dit la poésie déferlante du siècle, des lieux où il séjourne, du moindre instant qui lui semble digne de mention. Or, la

vie pour lui ne fait pas de sélection, la poésie non plus. Il n'y a pas plus ou moins nobles propos poétiques, tout peut faire sens, tenir le pari de transcender sa condition pour parvenir au texte.

*Il nous faut témoigner avec grandeur de notre
perte
partir sur les chemins du monde
laissant des traces sans retour
là dans le noir brûlé des choses
malgré la blancheur qui nous habite
aller au loin dans les mots charcutés
les sons rauques et les mixtures du néant
il nous faut tout prévoir tout nommer*

Texte liminaire au *Grand Hôtel des Étrangers*, paru en 1988 en coédition aux Écrits des Forges et chez Europe Poésie, il semble faire écho à ce projet de l'auteur, sorte de profession de foi qu'il n'a eu de cesse de poursuivre depuis les origines. Ainsi, ce recueil se veut-il une sorte de méditation sur l'état de voyageur, ce dernier s'attardant à regarder le monde à partir du point fixe, soit notre hôtel lors de nos voyages : «Arraché au silence / par la manière de la peur / vous n'êtes pas d'ici / ça s'entend ça se dit / vous êtes descendu / au Grand Hôtel des Étrangers.» (p. 14) Exemple parfait de cette manière Beausoleil de faire «comme si» cela n'était pas vraiment de la poésie, c'est-à-dire comme si cela ne répondait pas vraiment au canon, au code, aux attentes (si tant est qu'il y en ait) de la poésie conventionnelle. Ce texte

va sur la pointe des pieds du journal intime au texte de la confiance, mais par le «silence», par la «peur» qui glacent le quotidien, qui en fixent autrement l'implacable réalité, qui disent au poème d'advenir dans ce lever du jour ou dans ces premiers pas dans la ville étrangère. Ce travail s'effectue aussi à la lettre dans le plus récent recueil de Beausoleil (mais est-ce bien le dernier ? N'y aura-t-il pas quelques parutions d'ici à ce que cet article soit publié ?) titré *Fureur de Mexico* et paru cette fois en coédition québécoise aux Écrits des Forges, luxembourgeoise aux Éditions Phi et acadienne chez Perce-Neige. Beaucoup de pays ainsi nommés, ainsi conviés pour que la parole d'ailleurs puisse trouver droit de cité, puisse agrandir le cercle des paroles urbaines. Ici, cent quatre-vingt-neuf pages de textes en prose et en vers libres, déferlement encore tous azimuts qui essaie de rassembler impression et passion.

La mémoire des livres est une source en tous qui n'a rien de funèbre et le temps dans sa loi imagine des convergences de fête reliant la mort les mots et l'amour de la vie éblouissantes conjonctures qui montent d'une fumée d'auto noire profonde comme la ville où l'écriture du poème restera un tournant au visage cerné d'encre

(«Un négoce éternel», *Fureur de Mexico*, p. 118)

Qu'on pense que dans *La surface du paysage*, paru chez VLB éditeur en 1979, le poète voulait «dire alors l'inédit / comme dans un texte nocturne /calme et sauvage à la fois» («Des circonstances donc, 2», p. 60), ou que déjà dans *Au milieu du corps l'attraction s'insinue*, paru aux Éditions du Noroît en 1980, il voulait «inventer des textes qui soufflent sur le désordre et en lèvent les membres assoupis parler

comme quelqu'un qui s'abandonne effusions déliées offertes à la phrase» («Sur un corps un peu tendre», p. 141), ou bien encore que, dans le recueil *S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu* aux Écrits des Forges en 1985, Beausoleil n'a de cesse de se retrouver «comme dans un poème récité / comme dans un trou de mémoire / coulant en flamme singulière / vers une écriture souveraine» (p. 44). Ces livres perpétuent la pensée du poème comme si l'instant avait fonction de s'écrire, les textes devenant la marque gravée du passage des choses.

Des œuvres majeures

Mais vinrent les deux grands livres que sont *Une certaine fin de siècle*, tous deux parus aux Éditions du Noroît, le premier en 1982 (et qui fut injustement privé, je crois, du prix du Gouverneur général du Canada, cette année-là), et le second (en coédition avec Le Castor Astral) en 1991. J'ai déjà parlé ici même, dans la parution du numéro 64 de *Lettres québécoises* (hiver 1991-1992), du second volet de cette longue méditation sur le réel, sur la place des êtres dans l'univers, sur les villes immenses qui contiennent tous les possibles. J'admire ces livres pour ce qu'ils ont de gigantesque d'abord (le premier fait 346 pages, le second 470), mais aussi parce qu'ils contiennent sans doute les plus beaux textes de Beausoleil, dont les «XXXIII Chants» qui ouvrent le premier volet restent pour moi inoubliables, tout comme les textes de «Sans fin Montréal» et «Oublier Venise» du second. Beausoleil montre là sa mesure ou sa démesure, donne à lire un lyrisme plein de grandeur et de souffle. J'imagine qu'une œuvre aussi prolixe, qui tient du pari, génère ainsi au milieu de l'abondance et du débordement de ces miracles qui font de la littérature un événement essentiel, tellement vivant.

L'anthologiste

La poésie a toujours à faire avec l'histoire puisqu'elle tente par son langage une traversée du temps. Il y a dans le poème un point de vue sur la réalité qui consiste à condenser l'essentiel d'une parole, se ramifiant en suggestions de significations par l'acte de lecture, complément à celui de l'écriture. Ce que cherche le poème c'est l'autre, l'absent, sans lequel le langage est rendu à son néant. Et c'est par l'imagination de cet absent idéal et concret que le poème devient dialogue absolu.

Ainsi commence la préface à l'anthologie intitulée *La poésie acadienne 1948-1988* parue en 1988 aux Écrits des Forges et au Castor Astral. D'entrée de jeu, ce texte va donner l'occasion au poète de nous livrer une réflexion pertinente et révélatrice de sa propre conception de l'univers poétique. Moins connu peut-être, le travail de Claude Beausoleil comme anthologiste reste important, du moins depuis quelques années, alors qu'il se consacre à relire soit des auteurs, soit des littératures pour nous les présenter avec la même fougue qu'il met à écrire, avec la même urgence et la même turbulence dans le nombre, dans les fréquences. L'année suivante, aux mêmes éditions, il faisait paraître une très intéressante anthologie intitulée *La poésie mexicaine*, entièrement consacrée aux auteurs du XX^e siècle.



Advient alors l'occasion pour le poète d'expliquer son état d'esprit alors qu'il fréquentait cette culture dont il souligne fortement les rapprochements historiques qu'on peut faire avec le Québec : «J'ai redécouvert en moi, dit-il, lisant ces textes et écoutant ceux qui la font, le goût de la poésie comme façon de vivre et d'agir.» Mais, faut-il vraiment croire qu'il s'agit là d'une «redécouverte» ou ne faudrait-il pas lire plutôt une reconnaissance de ce qu'il a fait, dès le départ, soit

une prégnante façon de lire dans cette poésie étrangère ce que lui-même a cru, avancé et pratiqué ? Certes, ces anthologies ont l'avantage de permettre au poète une fréquentation particulière de corpus face auxquels son enthousiasme le pousse à dire son intérêt; et passionnément, alors, il essaie d'en faire le tour, de nous en proposer une lecture proche de lui, révélatrice. Ainsi en est-il de ces *Oiseaux de neiges* qu'il consacre à un choix de poèmes de Louis Fréchette (Éditions du Silence, 1992) ou de ce *Récital des anges* (Écrits des Forges, 1991-1992), où il propose un choix de cinquante poèmes d'Émile Nelligan pour qui il dit son admiration. Autant de manières d'être présent à la poésie des autres, au milieu même des

paroles qui germent en chaque lecture. Mais ce qu'il fallait attendre avant toute chose du travail d'anthologiste de Claude Beausoleil, c'est bien ce *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, paru cette année aux Éditions de l'Hexagone. Vaste parcours des textes urbains, des textes amoureux de Montréal, des textes qui prennent la ville comme point focal, cette anthologie semble le cadeau de Claude Beausoleil à ceux et celles qui, comme lui, n'aiment rien tant que cette métropole étriquée et pas toujours belle, mais qui a marqué nos enfances, notre imaginaire, que nous avons tous et toutes reconnue au fil de nos lectures comme primordiale, centre d'intérêt, milieu même du Québec contemporain, sans laquelle notre propre vie ne serait sans doute pas la même, comme nos textes, comme notre propre poésie.

De la quantité comme d'une ville

Huit titres de poésie personnelle et cinq anthologies depuis 1988 ! Y voit-on un rythme d'écriture ou de vivant, d'errant dans les mégapoles, dans les villes ou dans les textes ? Admire-t-on ici le fait de quelqu'un qui a décidé de donner des livres à la ville, aux villes qu'il aime comme autant de points de force autour desquels s'élabore une parole proliférante, tentaculaire, comme une ville, comme si les tissus urbain et textuel, en une

métaphore harmonieuse, trouvaient ensemble à agrandir incessamment leur territoire respectif, folle entreprise d'expansion qui cherche sur le sol comme dans les mots à suivre le rythme du temps moderne, dans cette volonté à tout prix de faire que le temps devienne quelque part une forme de poésie magnifique ?

- Intrusion ralentie*, poésie. Montréal, Éditions du Jour, 1972.
Les bracelets d'ombre, poésie. Montréal, Éditions du Jour, 1973.
Avatars du trait, poésie. Montréal, Éditions de l'Aurore, 1974.
Dead line, récits. Montréal, Éditions Danielle Laliberté, 1974.
Journal mobile, poésie. Montréal, Éditions du Jour, 1974.
Abuntsic Dream suivi de *Now*, poésie. Montréal, *Les Herbes rouges*, n° 27, 1975.
Motilité, poésie. Montréal, Éditions de l'Aurore, 1975.
Promenade Modern Style, prose. Montréal, Éditions Cul-Q, 1975.
Le sang froid du reptile, poésie. Montréal, *Les Herbes rouges*, n° 32, 1975.
Sens interdit, poésie. Montréal, Éditions Cul-Q, 1976.
Les marges du désir, poésie. Montréal, Éditions du Coin, 1977.
Le temps maya, poésie. Montréal, Éditions Cul-Q, 1977.
La surface du paysage, textes et poèmes. Montréal, VLB éditeur, 1979.
Au milieu du corps l'attraction s'insinue, Montréal, Éditions du Noroît, 1980.
Soudain la ville, poésie. Montréal, Éditions HC, 1981.
Dans la matière rêvant comme d'une émeute, Montréal, Écrits des Forges, 1982.
Concrete City, poésie. 1972-1982. Édition bilingue. Montréal, Guernica, 1983. Traduction anglaise de Ray Chamberlain.
D'autres sourires de stars, poésie. Paris, Éditions du Castor Astral, 1983.
Une certaine fin de siècle, poésie. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983.
Le livre du voyage, poésie. Montréal, *Lèvres urbaines*, n° 3, 1983.
Langue secrète, poésie. Montréal, Éditions NBJ, 1984.
Présence du réel, préface à un livre d'artiste de Philip Surrey. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1984.
Les livres parlent, essai. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1984.
S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu, poésie. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1985.
Découvertes des beures, poésie. Montréal, Éditions NBJ, 1985.
Il y a des nuits que nous habitons tous, poésie. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1986.
Extase et décbirure, essai. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987.
La poésie acadienne 1948-1988, anthologie. En collaboration avec Gérard Leblanc. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988.
Travaux d'infini, poésie. Dessins de Yvon Cozic. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988.
Grand Hôtel des Étrangers, poésie. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988.
La poésie mexicaine, anthologie. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989.
Parler 101. En collaboration. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989.
La légende d'un peuple, Louis Fréchette. réédition et préface, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, 1991, 1992.
Une certaine fin de siècle, tome 2, poésie. Saint-Lambert/Bordeaux, Éditions du Noroît/Le Castor Astral, 1991.
Le dormeur, poésie. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1991.
Passions, Paris, Éditions Isabelle Bongard. Livre / objet d'art avec Louis Bouchard, 1991.
L'événement Rimbaud, (en collaboration), Trois-Rivières / Moncton, Écrits des Forges / Perce-Neige, 1991.
Loin du sommeil dans la question, Belgique, L'Arbre à Paroles, 1991.
Fureur de Mexico. Trois-Rivières/Luxembourg/Acadie, Écrits des Forges/Éditions Phi/Éditions Perce-Neige, 1992.
Migrations, album d'art, illustrations de René Derouin. Édition bilingue. Val David, Éditions du Versant Nord, 1992.
Montréal est une ville de poèmes vous savez, anthologie. Montréal, l'Hexagone, 1992.
Nostalgie de la Mort, Xavier Villaurrutia, Trois-Rivières (Mexique), 1992.
Les oiseaux du silence, Montréal, Éditions du Silence. Choix de poèmes de Louis Fréchette. Illustrations Roland Giguère, 1992.
La Poésie suisse romande. Trois-Rivières/Paris/Lausanne, Écrits des Forges / Le Castor Astral/L'Aire, printemps 1993.

Cassette

Ville concrète. Paris, Artalect, 1988.

Traduction

El recital de Los Angeles, choix de poèmes d'Émile Nelligan. Mexico, Éditions El Tucan, 1991.